

## St ANDRE HUBERT FOURNET, LE SAINT DE LA RENCONTRE

Par Monseigneur Albert Rouet

9-10 juin 2012 à La Puye

### A- l'escalier de St Pierre de Maillé : une rencontre

Bonjour à vous,

Je suis là par amitié et j'avoue que c'est avec grande joie que je retrouve cette maison, les sœurs et vos visages.

St André Hubert, Le Saint de la rencontre. Vous savez que deux rencontres principales ont marqué la vie du curé de St Pierre de Maillé. Vous les connaissez : celle en haut de l'escalier qui montait au presbytère, et quelqu'un a joué le rôle du mendiant inconnu venu chercher de l'argent. Et la seconde rencontre, aux Petits Marsyllis, avec celle qui deviendra Ste Jeanne Elisabeth Bichier des Ages. Il y a eu bien d'autres rencontres au long d'une vie comme prêtre, ici dans cette région, comme exilé, puis comme archiprêtre d'Angles en ce territoire. La vie de cet homme et, à plus forte raison, la vie de Ste Jeanne Elisabeth encore plus romanesque, ces vies ont été l'occasion de nombreuses rencontres.

Mais il y a une première question : qu'est-ce qui fait qu'il y a rencontre ? Ce n'est pas parce qu'on croise quelqu'un qu'il y a rencontre, ce n'est pas parce que vous êtes assis l'un ou l'une à côté de l'autre qu'il y a rencontre. Il y a tellement de connaissances superficielles de gens qu'on voit une fois dans sa vie et dont on oublie le visage et le nom bien entendu !

1- Qu'est-ce qui fait qu'une rencontre arrive à maturité ?

Je propose de placer mes deux interventions sous le signe de deux petites paraboles évangéliques qui me paraissent tout à fait convenir pour parler de ces deux grandes rencontres fondatrices de la vie de André Hubert Fournet. Il s'agit de la petite parabole du trésor inopinément trouvée en labourant un champ et de la petite parabole qui suit, celle du marchand de perles qui, sur un marché lointain, découvre la perle de sa vie (*Mathieu 13, 44-46*).

Il y a des différences, puisque le premier ne sait même pas qu'il y a un trésor à trouver et que le second, même s'il ne sait pas où elle est, désire rencontrer la plus belle perle de sa profession.

Il y a aussi beaucoup de ressemblances. Dans les deux cas il y a travail, travail pour creuser son champ, travail pour s'en aller par toutes les pistes de caravane trouver le marché aux perles. Surtout, dans les deux cas, il s'agit du Royaume de Dieu. Le Royaume des cieux est semblable à un trésor, semblable à un marchand de perles. Et puisqu'il s'agit du Royaume de Dieu, il s'agit du plus fondamental, de ce qui est essentiel, de ce qui est véritablement important pour nous.

La première rencontre, je vous propose de la lire à travers cette fenêtre de cet homme qui s'en va travailler à son champ et qui ignore complètement ce qu'il va pouvoir découvrir sous la terre.

## a- La situation du prêtre

André Hubert Fournet a été nommé curé de St Pierre de Maillé. Il a 30 ans en 1782 puisqu'il est né en 1752. On ne peut pas dire qu'il a eu une jeunesse troublée. Il a eu une jeunesse complexe. Brillant, il était de petite noblesse rurale, de famille aisée et qui comprenait beaucoup d'ecclésiastiques dans sa parenté, puisqu'il avait un oncle qui était archiprêtre de Montmorillon, résident à Haims, une toute petite commune, et un autre qui était curé de St Pierre de Maillé et archiprêtre d'Angles sur Anglin.

Déjà il faut comprendre ce que cela veut dire. Ce grand diocèse de Poitiers, plus vaste à l'époque qu'aujourd'hui, comprenait 3 archidiaconés confiés à un vicaire général et 10 archiprêtres, vieux mot qui date d'avant même les paroisses. L'archiprêtre théoriquement avait pouvoir direct sur les succursales et les succursales étaient devenues des paroisses de plein exercice. Il restait à l'archiprêtre le soin de réunir les prêtres de son archiprêtré, de leur permettre de lire ensemble tel ou tel livre, d'échanger des propos pastoraux et essentiellement, ne nous leurrions pas, de profiter d'un bon repas pris ensemble. Les rencontres de doyenné d'aujourd'hui succèdent, mots pour mots, aux rencontres d'archiprêtres d'hier.

Tout cela, ne l'oublions pas, c'étaient fondamentalement des bénéfices. Un prêtre était nommé à un bénéfice chargé de lui fournir ses ressources, du moins en partie. Les bénéfices étaient multiples. Le fait d'être curé de Haims était un bénéfice. Le fait, en plus, d'être archiprêtre de Montmorillon, en était un autre. Et en qualité d'archiprêtre, il était de droit « chanoine-né ». Dès qu'il était né comme archiprêtre, il était automatiquement chanoine de Notre Dame de Montmorillon, c'était un 3<sup>ième</sup> bénéfice. Quand vous cumuliez trois bénéfices, vous pouviez avoir une vie plus que correcte. Même chose pour St Pierre de Maillé et Angles. Or ce système de bénéfice existe encore dans certains endroits, malgré la volonté du Concile Vatican II de les supprimer.

Comment accédait-on à un bénéfice ? Le problème est là. Il fallait postuler auprès du patron, c'est-à-dire de la personne qui avait le droit et la possibilité de conférer ce bénéfice. Cela pouvait être le roi, ça pouvait être l'évêque de Poitiers, ça pouvait être un abbé des environs ou de l'étranger. Cela pouvait être également un seigneur laïc mais à condition que le bénéfice soit libre. Comment se libérait un bénéfice ? Il se libérait par la mort du titulaire, c'est bien connu, ou quand le titulaire le résiliait. Ce qui va arriver à l'oncle Jean qui était curé de St Pierre de Maillé. Il a résilié sa charge en faveur de son neveu qui pendant deux ans avait été son vicaire.

Pour éclairer tout cela, il faut comprendre comment un homme dans ce monde qui n'a rien à voir avec le nôtre, un homme de 30 ans avait voulu faire du droit (Ça s'était mal passé). Il s'était engagé, il avait fallu racheter sa place de soldat. Et finalement, il avait trouvé son chemin auprès de son oncle Antoine quand il a été vivre avec lui, se faire éduquer par lui, dans la toute petite commune de Haims, qui était le lieu de l'archiprêtré du Montmorillonais.

Je vais vous donner quelques chiffres, simplement pour vous troubler la mémoire et pour vous éclairer un peu le regard. Si on regarde l'Est du diocèse de Poitiers, c'est-à-dire les 4 archiprêtres : celui d'Angles, celui de Chauvigny, celui de Montmorillon, celui de

Châtellerauld, simplement dans cette petite partie du diocèse de Poitiers, vous aviez 4 Abbayes, même si l'une d'entre elles, celle de l'Etoile était dans un état d'expiration totale. Vous aviez St Savin... La nomination de l'Abbé de ces 4 Abbayes était directement faite par le roi. Vous aviez des religieux. A Châtellerauld, vous aviez les Cordeliers, les Capucins, les Minimes et les Antonins de St Sauveur de la Foucaudière : trois d'origine franciscaine et une des Antonins. Vous aviez les Filles de Notre Dame, les Hospitalières et les sœurs de la Roche Posay. A Angles sur Anglin, vous aviez les Angustins. Mais outre cela, il faut ajouter, rien que pour le territoire d'Angles : une commanderie des Antonins, 2 prieurés...ça pouvait être 3 moines mais beaucoup d'hectares, car n'oubliez pas qu'il fallait que ces Institutions ecclésiastiques puissent vivre et pour vivre il leur fallait des terres. Même s'il ne restait que 2 moines, ils étaient légalement propriétaires des revenus des hectares et de la ferme dont ils étaient les tenanciers. Sur Montmorillon, vous aviez 22 prieurés. Vous en aviez 19 sur le Châtelleraudais. Vous n'en aviez que 2 sur l'archiprêtré d'Angles sur Anglin. Donc une présence ecclésiastique extrêmement forte, ce qui rendait les places rares. Oui, il y avait pénurie de bénéfices pour un nombre d'ecclésiastiques particulièrement conséquent.

Il était très intéressant d'avoir un oncle dans la place en espérant que le bienheureux oncle aurait la bonne idée de laisser sa place à un de ses neveux. Or, coup de chance, André Hubert a 2 oncles prêtres, curés, archiprêtres. Son avenir ecclésiastique est assuré.

Il faut également compléter ce panorama par un autre petit détail. Sur les 750 paroisses que comptait le diocèse de Poitiers à cette époque, l'évêque ne nommait qu'à 250 cures. L'évêque nommait 1/3 de ses curés. Qui nommait les autres ? Le roi nommait à une cure, l'abbé de St Savin nommait à 23 cures. Nommaient également à un bénéfice de chapitre : l'abbesse de Ste Croix, le Chapitre de la Cathédrale, l'évêque de la Rochelle, le Chapitre de St Denis en France, etc... Au total, si on prend les bénéfices accordés par les seigneurs laïcs, tous bénéfices confondus, vous aviez 543 bénéfices à la disposition de familles nobles laïques dans le diocèse. C'est donc une Eglise, certes puissante, le premier ordre du Royaume, mais c'est une Eglise complètement sucée par une classe sociale qui tirait des bénéfices ecclésiastiques l'essentiel de sa fortune, puisque le curé de St Pierre de Maillé se contentait de la portion que lui laissait son patron, portion congrue, le mot vient de là, dans certains cas, portion plus notable, semble-t-il, dans d'autres cas.

A Angles sur Anglin, l'archiprêtre habitait St Pierre de Maillé, qui était un tout petit archiprêtré puisqu'il n'avait que 7 ou 8 paroisses : 2 paroisses à Angles : l'une confiée aux Antonins (Ste Croix) et l'autre, la paroisse proprement dite St Pierre. (St Pierre : Cathédrale de Poitiers donc à la disposition de l'évêque) ! La Bussière et Vicq sur Gartempe dépendaient de l'abbé d'Angles sur Anglin, l'Antonin, le curé de Luré, dans l'Indre maintenant, dépendait de l'abbé de St Cyprien de Poitiers. Coup de chance, Ste Croix d'Angles, St Pierre de Maillé, St Phèle de Maillé et Néon sur Creuse, également dans l'Indre, dépendaient de l'évêque de Poitiers. On peut donc dire que c'est un archiprêtré où l'évêché de Poitiers était particulièrement présent. Voilà le monde dans lequel un homme, qui a été ordonné prêtre, comme cela se faisait à cette époque là, autour de 24 ans, voilà le monde dans lequel il entre.

b- Préludes à la rencontre

Or, vous avoir raconté tout cela, qui est authentique, va permettre d'expliquer ce qui s'est passé en haut de l'escalier. Ce qu'il nous faut comprendre, c'est que la société du 18<sup>ième</sup> siècle finissant avait une image du prêtre parfaitement stéréotypée. Le Haut clergé pouvait connaître davantage de galipettes ou de gambades...D'une manière générale, les curés de paroisse du 18<sup>ième</sup> siècle étaient des gens honnêtes, consciencieux, ce qu'on peut appeler de bons prêtres. Et les deux oncles, Jean et Antoine, ont été de bons prêtres. L'idéal d'André Hubert a été d'être un bon prêtre. C'est quoi un bon prêtre ? Un bon prêtre est un homme qui tient son rang. La société de l'Ancien Régime et du 18<sup>ième</sup> siècle était profondément sensible au fait de tenir sa place. Il n'était pas question de déroger. Un exemple poitevin du début du siècle : quand Louis Marie Grignon de Montfort est arrivé à Poitiers, il y avait 300 prêtres à Poitiers dans la ville. Il n'y avait pas un qui ait franchi le Clain pour s'occuper du quartier de Montierneuf qui était le quartier des domestiques, des petits artisans et des pauvres. Ce n'est pas qu'ils fussent de mauvais prêtres. Mais c'était déchéance que de traverser le Clain. Et l'image sociale du bon prêtre, nourrie aussi par la spiritualité française, l'obligeait à tenir son rang et, comme on le disait à cette époque, à tenir sa place. Ce qui fait que lorsque Louis Marie Grignon de Montfort n'a pas voulu se conformer à ce modèle social de Monsieur l'aumônier, qu'il a mangé avec des servantes, qu'il a couché dans un gourbi, la réprobation sociale a été telle que par deux fois, il a dû quitter Poitiers quelle que soit la volonté de Monseigneur Poype de la Vertrieu, l'évêque de l'époque, qui voulait le garder et qui le défendait.

Mesurez bien à que point cette pression sociale, sur l'image du rang qu'on doit tenir, l'emportait sur les individus. Le bon prêtre était celui qui se conformait au cadre social dans lequel devait se tenir un participant du 1<sup>er</sup> ordre du Royaume, le clergé et tel que les gens l'entendaient.

Cela nous explique pourquoi spontanément A. Hubert va prêcher brillamment. Il faut éblouir, il faut briller dans ce monde. C'est un monde de brillance. Il n'est pas sûr d'ailleurs que nous en soyons sortis. Sous une autre forme, la recherche du curé sympa qui plaît, qui joue de la guitare, qui a un excellent relationnel, donne une autre façon de briller. Il est toujours question de briller. A. Hubert va tomber dans ce monde. Il va recevoir la noblesse, il va recevoir la bourgeoisie terrienne, les gens qui « ont du bien », au sens d'avoir des hectares et des écus...Et ces gens là étaient au premier rang de l'église. La chaire était à peu près là où elle est. Au fond il y avait les pauvres, debout. Il n'y avait pas des bancs dans toute l'Eglise. Ce n'est que plus tard, au 19<sup>ième</sup> siècle qu'on va meubler les églises de chaises et de bancs. Il fallait plaire, il fallait recevoir, il fallait être au niveau : au niveau intellectuel, au niveau social, au niveau de ses relations plaisantes d'un monde fortuné.

Un jour, Monsieur l'archiprêtre d'Angles en résidence à St Pierre de Maillé, un homme entre 30 et 35 ans, attend ses confrères. Il avait sorti sa belle vaisselle, son argenterie. Il était tellement soucieux de ses tentures, de ses rideaux, de ses bougeoirs que Catherine, sa sœur qui tenait son ménage, lui avait un jour reproché de ne pas vivre concrètement selon les préceptes qu'il enseignait en chaire. Elle avait vu clair mais la remarque justifiée de sa sœur n'avait eu aucune influence. Nul n'est prophète dans sa famille. Voilà qu'arrive un pauvre. Il y en avait énormément. Rappelez-vous que c'était une l'époque difficile pour la paysannerie française

et que dans nos campagnes couraient des vagabonds que dans cette région entre Berry et Poitou, on appelait les chemineaux, ceux qui traînaient les chemins.

Un bon prêtre se devait de faire l'aumône. Il semble que le Bon prêtre de St Pierre de Maillé ait fait l'aumône régulièrement. Cela faisait partie du style de vie de la mission d'un prêtre telle qu'on l'entendait. Il était bienséant de faire des choses pour les pauvres. Il devenait malséant d'agir avec les pauvres. A. Hubert était très sensible, de par son éducation, son milieu social, ses fréquentations, à la brillance de ce milieu. Il l'aimait et la recherchait. Un petit indice : comment appelait-il ses confrères ? Quand on regarde sa correspondance, il les appelait : *Mon cher et bon pasteur, Monsieur et respectable pasteur...* Et il signait : *votre très humble et très obéissant serviteur*. Ce n'est pas au Pape qu'il écrivait mais à Mr le Curé de Saint Romans les Melle qui n'était pas une grosse paroisse.

St Pierre de Maillé comptait 530 communicants et St Phèle de Maillé n'en comptait que 300. C'était une population relativement faible qui permettait quand même par le biais des bénéfiques de vivre correctement et de faire les aumônes indispensables.

## 2- En haut de l'escalier

L'étiquette n'était pas un vain mot. L'étiquette était prête ce matin là. Et voilà qu'un pauvre arrive et demande de l'argent et A. Hubert refuse. Il refuse poliment. Il n'a pas d'argent sur lui, il n'a rien dans les poches. Il ne sait pas s'il a de la monnaie. Enfin, toutes les excuses que nous connaissons... Il n'a pas d'argent. Le mendiant lui dit : de l'argent vous en avez plein sur la table. Cet homme s'en va. Ce genre d'incident, il est probable qu'il a dû arriver plusieurs fois. Pourquoi a-t-il touché ce prêtre ? Pourquoi a-t-il touché ce prêtre, au point de lui faire dépasser l'image du pauvre curé pour tenter de devenir un saint prêtre ? Car c'est bien ça le problème. Il refuse une fois l'aumône, probablement cela avait du déjà lui arriver.

### a-Au point de division

Pourquoi a-t-il été touché ? Pour tenter de répondre à cette question, je vous propose de jeter un œil à sa correspondance. Quand on lit les lettres dans l'édition de 1969, quand on lit sa correspondance, l'attention est retenue par une perspicacité qui est propre à St A. Hubert.

Plusieurs fois, il écrit à des sœurs en leur disant : « *Ma Sœur, il y a deux sœurs en vous...* ». Je lis par exemple *lettre 56* « *Il y a deux sœurs Marcelle en vous. Une qui est vive, qui porte son crucifix sans réflexion, qui prie sans attention, qui se confesse sans conversion, qui communie sans amour, qui adore sans dépendance, qui croit Dieu présent sans penser à lui. N'écoutez pas cette Sœur Marcelle ; c'est une méchante. Écoutez, au contraire, la Sœur Marcelle qui craint d'offenser Dieu, qui est douce, fait sentir à son cœur le sens de ses prières, conserve l'attention à la présence de Dieu le Père, du Fils et du Saint-Esprit, veille sur ses Sœurs, les aime, les édifie, les supporte, fait observer le silence possible, l'oraison, la lecture, les visites* ».

Autre lettre plus brève, *lettre 159* : « Vous savez qu'il y deux Sœurs Barbe, en vous. Il faut faire mourir la méchante et conserver la vie à celle qui est douce, humble, qui ne murmure jamais, qui porte sa croix, qui est très dévote et religieuse en tout ».

Je sais bien que ce genre de dualité peut s'appliquer derrière une phrase de *Romains 7,25* où St Paul écrit : « Je suis tout ensemble, moi, assujetti à la loi de Dieu par la raison, et à la chair par de la loi du péché ». C'est vrai de chacun de nous. Pourquoi A. Hubert va être d'un seul coup attentif à cette division ? Qu'il le soit à la fin de sa vie, certes, Mais comme tout jeune curé, cela est l'indice indubitable, à mon sens, qu'il percevait cette division en lui-même et qu'il avait conscience, lui, André Hubert, à travers sa jeunesse tâtonnante, un peu tumultueuse, il avait conscience d'être un homme double. C'est à l'endroit de cette division interne que la réponse du mendiant va le toucher. Le mendiant, sans le savoir, comme l'inconnu sur la route d'Emmaüs, a prononcé la phrase qui va pénétrer au cœur, rappelant par là ce que l'épître aux Hébreux dit de la Parole de Dieu, (*Hébreux 4,12*) : « Vivante et efficace est la Parole de Dieu, plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles; elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur ».

Voilà que quelqu'un, un mendiant, rebuté par ce refus prononce une phrase et cette phrase va toucher exactement A. Hubert à son point de division. Ce qui veut dire, par conséquent qu'il n'était pas très convaincu par le genre de vie qu'il menait. Il avait une conscience relative, confuse probablement, de la distinction qu'il y avait entre son style de vie et la grâce qu'il avait reçue par l'ordination. Il s'était fait récupérer par l'esprit du monde à l'encontre de ce qu'il avait promis au moment d'être prêtre. C'est cette contradiction là que révèle la phrase du mendiant. Or cette phrase nous montre également, qu'il y avait dans cet homme parvenu, car c'était un parvenu, un point faible. Pourquoi était-il un parvenu ? Parce qu'il avait longuement tergiversé pour savoir quelle vie il voulait mener, parce qu'il avait mené une brillante jeunesse et qu'il aimait beaucoup les chevaux. Dans son presbytère, l'écurie était sinon bien fournie du moins bien occupée par de beaux représentants.

#### b- une distance nécessaire

Au sein même de cette contradiction, spirituellement cela est très important, entre le moule social auquel il s'était conformé, et l'espérance de sainteté qu'il avait entrevue, A. Hubert avait gardé une marge de liberté, une distance. Il ne s'était pas complètement identifié à son rôle de curé. La preuve en est, c'est qu'il va pouvoir changer. Cette phrase va le perturber, l'émouvoir. Le simple fait que cette contradiction intérieure ait été ainsi manifestée, ce seul fait montre qu'il n'était pas totalement prisonnier des contraintes, des conventions sociales, de ce qu'on attendait d'un bon prêtre. Il est très dangereux pour toute fonction publique que la personne coïncide exactement à ce que la société attend d'elle : la bonne religieuse, le bon prêtre, le bon évêque, le bon curé, le bon père de famille. Parce que à ce moment là il n'y a plus aucune marge de liberté. Vous êtes l'esclave de l'image que les autres attendent de vous-même. Je crois utile de vous rappeler ce que vous avez chanté ou lu à la Pentecôte, dans l'hymne des premières vêpres :

*« Esprit qui planes sur les eaux  
Apaise en nous les discordances,  
Les flots inquiets, le bruit des mots,  
Les tourbillons de vanité,  
Et fais surgir dans le silence  
La Parole qui nous recrée ».*

Cette ouverture intérieure, ce coup d'épée que représente la parole de cet inconnu, ce coup d'épée va avoir une correspondance extérieure. Cela est important à souligner. Dans cette histoire il y a un mensonge ou, si vous voulez, il y a une contradiction. D'un côté, il y a la parole de ce prêtre : je n'ai pas d'argent, de l'autre, la remarque du mendiant : il y a plein d'argent sur votre table. C'est-à-dire que l'argenterie est un symbole tout à fait extraordinaire, un symbole multiple. D'un côté elle montre bien que le jeune A. Hubert, à 30 ans et quelques années, était parvenu à ce niveau social que tout bon séminariste pouvait espérer. Il y était arrivé honnêtement, aidé par sa famille certes. Au fond, tout s'était bien arrangé. Il n'avait pas attendu trop longtemps, deux petites années vicaire à St Phèle avant de pouvoir prendre la place de l'oncle. En même temps, cette argenterie manifestait le niveau social de ses relations, l'état dans lequel les prêtres estimaient devoir vivre pour tenir leur rang. Mais en même temps, elle montrait, il s'agissait de choses réelles : on ne pouvait pas truquer, c'était bien de l'argenterie. Dans cette matérialité là, de fourchettes, de couteaux, de cuillères et de bougeoirs, il y avait la réalité du vide à laquelle cet homme était en train de devenir semblable. Il était en train, sous couvert de servir Dieu, (bien sûr toujours on a de grands idéaux), il était en train de se monétiser, de se matérialiser, de devenir lui même argenterie, brillante peut-être mais chose certainement ! Par conséquent l'argenterie sur la table ne dit pas simplement le niveau social dans lequel il devait être. Elle révèle la contradiction de sa propre vie. Elle l'étale sur la nappe. Elle la montre aux yeux de tous. Le mendiant le voit bien. Le mensonge, il est là, entre l'image qu'on veut donner (je n'ai pas d'argent) et la réalité matérielle indiscutable, palpable des choses qui montrent que de l'argent il en a. C'est là que va se produire une naissance. Sans vraiment le savoir, le mendiant va prononcer une parole de naissance. Il éclaire la situation et, par conséquent, lui, ne sachant pas peut-être ce qu'il dit d'ailleurs, le mendiant va montrer qu'il pourrait en être autrement. Peut-être bien que Victor Hugo dans les Misérables, quand l'évêque abandonne ses chandeliers dit cela...je ne sais pas s'il connaissait l'histoire...Ce mendiant montre qu'il voulait trouver un prêtre. Il a trouvé un homme fermé. C'est cela que comprend le curé de Maillé et sa vie va en être changée parce que cela le touche au cœur. Cette rencontre, en haut de l'escalier, il ne la provoque pas, il la subit. Il la reçoit comme un coup porté sur lui. Justement, s'il ne reçoit pas le mendiant, il va recevoir la parole du mendiant. Cette parole le transforme. Au sens strict, il n'y a pas de rencontre. Un homme vient demander de l'argent. Il n'en a pas, il s'en va. Ils ont échangé deux phrases. On pourrait dire qu'ils se sont croisés, un matin sur le coup de midi. Pourtant il y a rencontre en double sens : l'image de ce mendiant va hanter la vie d'André Hubert. Il n'y revient pas dans ses lettres. Le pain qui n'a pas été rompu ce jour là, lui a quand même laissé la trace, l'ardeur, la brûlure de l'inconnu sur le chemin d'Emmaüs. Il va pouvoir se rencontrer avec lui-même, puisqu'il va pouvoir mettre en accord sa vie avec les exigences qu'il avait recouvertes d'argenterie.

### 3- Pour une véritable rencontre

Pour qu'il y ait rencontre, il faut donc deux composantes. Une composante extérieure : un homme qui passe, qui montre la trace tangible de l'argenterie. Une composante intérieure : se laisser bouleverser par la parole juste, justement ajustée de l'autre. C'est après le départ du mendiant qu'A. Hubert était devenu capable de le rencontrer. Il reste tellement de misères, qu'elles nous encerclent, et nous ne sommes pas capables de les rencontrer. Tel est le sens de l'onction de Béthanie quand Judas s'indigne que Marie ait rompu le vas d'albâtre ou le parfum tombe sur les pieds du Christ. Le Christ répond : « *Des pauvres vous en aurez toujours parmi vous, moi vous ne m'aurez pas toujours* » Jean 12,8. C'est donc indiquer où trouver le Christ. Le Christ va se situer dans la manière de s'occuper des pauvres. C'est le Christ qui les fait rencontrer. C'est en lui que les pauvres vont prendre une dignité éminente. C'est cela qu'A. Hubert a compris. Il le dit dans ses lettres :

*Lettre 87 : « Je vous ai dit seulement de voir dans vos sœurs d'autres Jésus Christ et de les administrer comme vous administreriez Notre Seigneur Jésus Christ, lui-même, de ménager leur faiblesse, leur amour propre même ».*

Et cette attention lui ouvre les yeux, il n'attend plus simplement que des pauvres montent l'escalier, il est devenu capable de les chercher.

*Lettre 115 : « Le jeune de Marant manque de tout en ce moment : il est couvert d'un grand vêtement de toile rousse que ma sœur lui a donné : avant qu'il en fût revêtu, il était nu. Je ne me soucie pas de le prendre, parce que son père demeure à ma porte ; je vais voir s'il ne serait pas possible de le placer à Montmorillon ; si absolument je ne peux le placer nulle part, je me déterminerai à le garder ».*

*Lettre 170 : « il y a en ce canton une bonne personne réduite à une grande misère ; entourée de sept enfants ; son époux malade depuis longtemps ; elle-même infirme. Une pauvre petite de onze ans cherche sa vie tous les jours ».*

Vous savez que c'est à partir de là que Jeanne Elisabeth fera l'engagement de prendre en charge un certain nombre de pauvres à longueur d'année. Cet événement de St Pierre de Maillé lui a ouvert les yeux. Seulement, ce qui s'est passé va encore beaucoup plus loin. On pourrait penser qu'il suffit de se laisser entraîner et qu'on finit par s'habituer à s'occuper des pauvres. Il arrive même un moment où on ne voit plus leur plaie, leur crasse, leur saleté, leur odeur. On surmonte psychologiquement les inconvénients de cette fréquentation.

#### a- Passer par en-bas

Il est une très belle image, dans l'histoire de votre congrégation. C'est l'image de la femme agonisante dans la grotte de Molante. Quand Jeanne Elisabeth la prend à Molante pour ses derniers jours de vie, nous parlerions, nous aujourd'hui volontiers de surpasser l'odeur, les cris, la saleté, de surmonter par la pitié la première impression horrible de cette mourante. S'occuper de la pauvreté demanderait de passer par en haut, de surmonter, surpasser les instants de répulsions quitte à les enkyster très profondément en soi. Or, ce n'est pas ce qu'a écrit A. Hubert. Il privilégie le mouvement contraire et cela me semble lié de très près à

l'événement de l'escalier de Maillé. Il dit : « *Il faut se vider, se dépouiller* ». Cela est un point de vie spirituelle considérable, parce que le surpassement peut nous laisser intact. Voyez, on prend sur soi, on se domine, on se donne...mais au fond le cœur reste inchangé. Alors que A. Hubert écrit un autre mouvement, c'est celui de se défaire, de se vider. Le dépouillement nous sort de nous. Il écrit, Lettre 38, donc très tôt : « *Rappelez à vos sœurs qu'il a fallu que les apôtres se soient corrigés de l'attachement trop humain qu'ils avaient pour la sainte humanité de Notre Seigneur Jésus Christ : sans cela ils n'auraient pas reçu sa divinité ni son Esprit* ».

Et plus précisément encore, *Lettre 134* : « *Les apôtres et les autres disciples, pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit, vidèrent leur cœur de tout ce qui pouvait être opposé à ce divin hôte, conservèrent entre eux l'union la plus étroite, se conservèrent dans le plus grand recueillement et prièrent nuit et jour, et ils furent tous remplis du Saint-Esprit* ».

Là, on atteint un point très important, un carrefour, un point d'arrivée de ce qui s'est passé en haut de l'escalier.

En haut de l'escalier, cet homme a été touché dans son cœur, à l'endroit où l'image sociale ne correspondait plus aux exigences du sacerdoce. Cet impact qu'il a senti indiquait en lui, à cause de son histoire, qu'il existait encore une marge de liberté, et que cette liberté là lui demandait de changer. Que pour attester le changement de vie, il n'avait qu'à regarder la preuve de son désordre existentiel : l'argenterie sur sa table. Mais que pour changer de vie, il ne s'agissait pas de revêtir un vêtement de plus, fut-ce un vêtement sacerdotal. Il fallait, au contraire, se dépouiller, se vider de soi. Toute rencontre qui est naissance est en même temps une rencontre qui nous défait et nous déprend de nous mêmes. En cela, dans ce verbe « se vider », qui est le verbe que les 1ers chrétiens avaient pris pour parler de l'abaissement du Christ dans l'Hymne aux Philippiens, la kénose,( 2,7), là il y a ce qu'on peut appeler une théologie de la Croix puisque le Christ, comme le dit l'hymne aux Philippiens, s'est vidé de lui-même, se démettant de toute prétention à l'indépendance. La relation authentique à l'autre passe par cette démise de soi pour arriver à exister, à être par dehors soi même. Surpasser, surmonter en se gardant, comme le mur de Babel, finit par faire une prison même dorée. Il faut sortir. Et Dieu a expulsé l'humanité du tombeau de Babel. Sortir de soi, c'est donc permettre la rencontre. La rencontre a toujours lieu dehors. Et pensez que les deux grandes rencontres de la vie d'André Hubert ont eu lieu sur le pas de la porte à Maillé et dans une grange aux Marsyllis. Et c'est cette acceptation de sortir de soi, qui est la théologie de la Croix. « *En tes mains, Père, je remets mon esprit* ». Cela dit, Il expira, comme l'écrit *St Luc 23,46*.

#### b- « Soyez soumis »

C'est cette sortie de soi que St Paul essaye d'expliquer aux Ephésiens en employant un verbe qui fera rougir la majorité de l'auditoire puisqu'il était obligatoire dans les messes de mariage. Rappelez-vous : « *femmes, soyez soumises à vos maris* » *Eph 5,22*. Cette soumission a entraîné des combats aux poings levés. Réfléchissons : 2 lignes avant, St Paul voit comme condition

de toute relation, donc de toute rencontre, cette phrase qu'il écrit : « *soyez soumis les uns aux autres* » 5,21. Se soumettre ne veut pas dire s'écraser au sens où on l'emploie habituellement aujourd'hui. Se soumettre veut dire consentir à faire le détour par l'autre pour se trouver soi-même. C'est parce qu'un homme consent à faire le détour par sa femme, qu'il va se trouver, non pas dominateur mais époux. Et c'est parce que la femme consent à faire le détour par son mari qu'elle va se trouver épouse et non pas maîtresse dans les deux sens du mot.

Quand St Paul demande aux Chrétiens d'être soumis les uns aux autres, il leur demande par conséquent, de rencontrer l'autre pour se trouver eux mêmes, c'est-à-dire de sortir de soi, en un mot qu'il applique au Christ crucifié et que A. Hubert applique à la vie chrétienne : se vider de soi-même. C'est cela que nous apporte la rencontre de St Pierre de Maillé, non pas un contact superficiel au croisement de deux êtres qui se voient à peine et se parlent encore moins. Toute rencontre est un mystère pascal. Il faut mourir à soi, mourir à ses limites, mourir parfois à son statut social que les gens attendent de nous, pour renaître dans le regard que les plus pauvres portent au nom du Christ.

Et voilà que là, A. Hubert Fournet, 34 ans, prêtre, curé, archiprêtre, comprend que la rencontre demande d'abandonner son rang, l'image gratifiante de la société, donc de mourir à soi-même, se vider de soi. Alors l'autre va pouvoir révéler, dans cette perte, que vraiment nous existons et nous vivons.

La rencontre est une œuvre pascalle. Et c'est bien ce que St Paul écrit aux Corinthiens : « *Si quelqu'un est dans le Christ, il est une création nouvelle. L'être ancien a disparu, un être nouveau est apparu* » (2 Co 5,17).

### Conclusion

Pour finir je vous laisse deux citations. Prenez-les comme deux cadeaux qui résument tout ce que j'ai pu vous dire. J'ai fait exprès de prendre des citations dans des univers culturels extrêmement différents, pour vous montrer que au-delà de ce qui s'est passé en haut d'un escalier du Poitou, proche du Berry, nous touchons quelque chose d'universel.

La 1<sup>ère</sup> citation je l'ai prise dans un roman de Han Suyin : « *C'est là ce miracle de la compassion qu'est l'amour. Cette chose si difficile à obtenir, ce petit miracle individuel grâce auquel vivent des millions de gens. Ce miracle qui est consolation à cause de la présence d'un autre, qui est plénitude parce qu'on se sent un autre, qui est pitié aussi, une pitié obscure et muette comme le sein maternel* ». Elle n'est pas chrétienne, mais cette pitié qui permet de se sentir autre avec l'autre, rejoint une phrase que Christian de Chergé a dite au Maroc, lors d'une retraite des sœurs Franciscaines Missionnaire de Marie en 1990 et que je vous livre. Pensez au début, quand le pauvre monte l'escalier, l'argenterie est sur la table et André Hubert refuse le contact. A la fin de sa vie si différente, on pourrait dire que Christian de Chergé la résume ainsi : « *Tu es riche d'être frère* ».

## **B- La Rencontre des Marsyllis**

Ce matin nous avons trois choses à faire. Nous avons à voir la seconde rencontre, celle des Marsyllis. Je voudrais ensuite essayer de synthétiser comment à travers ses écrits, André Hubert voit le contenu des rencontres. Et troisièmement, je veux répondre aux questions très intéressantes que vous avez posées hier.

Une question revient deux fois et mérite d'être traitée tout de suite, d'entrée de jeu. Je crois que les amis de St André Hubert en sont l'auteur. Il est demandé : « *Que devient le mendiant ?* » Eh bien, on n'en sait rien. Cet homme disparaît et on ne le revoit plus. Et je crois que c'est très important. Autant la rencontre avec Jeanne Elisabeth va être longue, puisqu'elle durera jusqu'à la fin de leur vie à l'un et à l'autre. Autant ce mendiant est une comète qui traverse l'histoire d'André Hubert et cela mérite réflexion. D'abord parce que la vie est d'abord faite de rencontres fugaces. Si on conservait des liens avec toutes les personnes que nous croisons, au bout de cinq ans d'existence, tout serait plein. Mais plus profondément, cela suppose qu'il y a une disponibilité intérieure, une disponibilité du cœur qui nous rend sensible à une rencontre quand elle arrive avec cette acuité, cette précision de la réflexion du mendiant dans la vie d'André Hubert. Ce qui veut dire qu'il y avait dans la vie d'André Hubert, certainement ce trouble que j'ai évoqué, cette dualité, cet espace de liberté. Au fond de lui-même, il n'était peut-être pas cet homme si assuré qu'il voulait bien le montrer.

Je vais vous rappeler aussi que la majorité des gens, sauf les Apôtres, n'ont croisé le Christ qu'un bref moment dans l'Évangile et cette rencontre a fait basculer leur vie. Ce qu'ils sont devenus après, l'Évangile ne le dit même pas. Jésus Christ est celui qui laisse aux gens mener le chemin ouvert.

Et troisièmement, il me semble que ces deux faits interrogent notre pastorale. Nous sommes une Église, surtout en France, qui avait prévu une pastorale de la durée. On naissait dans un berceau de l'A.C.I. et on était enterré dans un cercueil de l'A.C.I. Entre temps vous faisiez de l'A.C.E.- M.I. au temps où elle existait, de la J.I.C. ou de la J.I.C.F. et de l'A.C.I. On prévoyait une pastorale dans le très long terme. Il y avait des avantages. Je ne dis pas qu'il faut l'arrêter, ni même que les mouvements aient cessé toute pertinence. Mais vu la mobilité des gens, vous préparez un baptême et vous ne reverrez jamais les parents. Vous préparez un mariage. Le fiancé habite Cannes, et la fiancée habite Concarneau. Et ils se marient à l'endroit précis où vous êtes, parce que l'arrière grand-mère y avait une maison secondaire. Et vous allez les voir deux fois et puis après ils vont travailler à Strasbourg. Vrai ou faux ? Si vous vous lancez obligatoirement dans une pastorale de la longue durée, vous êtes plutôt mal partis. Il me semble que la mobilité des gens et le rythme de vie aujourd'hui nous imposent d'avoir une pastorale non pas de coup de poing mais en tout cas une pastorale qui ne compte pas sur la continuité, mais qui compte sur la profondeur de la rencontre.

Faire de la rencontre un moment décisif qui devrait pouvoir changer la vie. Cela ne veut pas dire, contrairement à certains groupes qui font de l'intox ou du forcing, qu'il faut les bourrer de Jésus Christ au point de les rendre incontestables pour le reste de leurs jours.

Cela veut dire qu'il faut être au cœur de leur vie. Et là, il me semble, que la rencontre du Christ et de la Samaritaine, un exemple entre autres, est un très bon modèle pour la pastorale

d'aujourd'hui. On commence par demander de l'eau puis on va passer aux questions religieuses puis quand même à un moment, Jésus va au cœur de son existence : « *Cet homme n'est pas ton mari* » (*Jean 4,18*). C'est probablement cette capacité d'aller dans le centre, le cœur de l'histoire des gens, qui caractérise la vraie rencontre pastorale. Voilà une question, je ne dis pas résolue, mais traitée.

Hier nous avons médité dans la vie d'André Hubert, la première Parabole du Royaume, c'est-à-dire le trésor découvert dans le champ. Et nous allons prendre aujourd'hui l'autre Parabole du Royaume, celle de la perle avec la longue durée pour une fois. C'est le métier de cet homme de chercher des perles (*Mathieu 13,45-46*).

Alors évidemment cette seconde rencontre, vous le devinez déjà, est extrêmement différente de la première. En un certain sens, elle la complète. La première est fugitive, très rapide. La seconde va durer des existences.

### 1- Dans une période difficile

Il y a entre Jeanne Elisabeth et André Hubert beaucoup de points communs. Ils appartenaient, en gros, au même pays. Ils avaient une éducation voisine, encore que les demoiselles de l'époque étaient moins formées que les messieurs, mais elle avait quand même fait ses études à Poitiers, pendant 4 ans, entre 10 et 14 ans. Ils aimaient tous les deux le cheval et finalement autant André Hubert jeune aimait les plaisirs de la vie, autant Monsieur Bichier des Ages tenait à ce que sa petite Jeanne Elisabeth puisse entrer dans le monde et participer aux joies de la jeunesse de son milieu qui n'était pas tout à fait le même milieu social que celui d'André Hubert.

Et voilà que dans cette vie où apparemment tout était réglé, tout était prêt, alors qu'elle a 19 ans, voilà que la Révolution éclate. Et voilà brutalement que cette vie, qui paraissait unifiée d'avance, les parents faisaient des programmes pour leur fille et préparaient déjà le mariage, Jeanne Elisabeth rentre dans un temps de division et de contradiction.

#### a) Traverser l'épreuve

Je vais en signaler quelques unes parce qu'elle les portera tout au long de sa vie. D'abord division dans la manière dont la Révolution est entrée chez nous. C'est à la fin du mois de juillet 1789, que la famille Bichier des Ages assiste dans l'Eglise St Génitour du Blanc, Eglise où J. Elisabeth a été baptisée, à un Te Deum en l'honneur de la prise de la Bastille.

Cela révèle quatre contradictions. Premièrement les Te Deum étaient réservés à la naissance, au mariage des rois ou aux victoires militaires. Et voilà que les fastes de la Royauté deviennent progressivement les célébrations de la République. On n'est pas encore en République mais cependant on chante l'hymne qui était assimilé à la Royauté pour ce premier événement de la Révolution : la prise de la Bastille. Evénement dont on ne sait absolument pas aux confins du Berry et du Poitou, ce qu'il peut entraîner, sinon qu'il a soulevé un immense espoir en particulier chez les paysans qui, après la rédaction des cahiers de

doléances, attendaient effectivement des changements importants dans le Royaume. Et en même temps, cet espoir d'une société plus juste, cet espoir était contrecarré par des bandes de paysans qui erraient de ferme en ferme parce que la famine régnait dans nos régions. C'est un point intéressant pour le développement, non pas que la France ait manqué de blé mais elle manquait cruellement d'analyse de la situation et de moyens de transporter le grain.

Donc il y avait la grande peur, comme on l'a appelée à l'époque, de ces paysans devenus vagabonds et de ces vagabonds devenus brigands. Les campagnes n'étaient pas parfaitement sûres.

Deuxième contradiction au sein de sa propre famille. Vous savez que son frère aîné Laurent va émigrer. Ce sera la source de biens des ennuis pour l'ensemble de la famille Bichier des Ages. Il s'engage dans l'armée des immigrés, donc il est tenu pour l'ennemi de la République. En revanche, ses deux autres frères Antoine et Maurice, s'engagent également, mais ils se retrouvent dans l'armée républicaine et en particulier la Marine, et Maurice périra en mer.

Troisièmement contradiction également religieuse. Tous les prêtres du Blanc avaient signé la Constitution Civile du Clergé et le curé de Béthines également. C'est-à-dire qu'ils se sont retrouvés brutalement, le Pape s'étant prononcé très tard, schismatiques. Et voilà que se constitue par là même le Clergé Constitutionnel au point, disons le tout de suite, que quand André Hubert reviendra et avant même d'être renommé une seconde fois curé de St Pierre de Maillé, vous avez des prêtres qui ont été émigrés comme lui, vous avez des prêtres nommés sous l'Ancien Régime, vous avez des prêtres constitutionnels et vous allez avoir des prêtres concordataires, avec tous ceux qui ont prêté serment ou qui l'ont révoqué, ceux qui ne voulaient pas du Concordat et qui ont regardé du côté de la Petite Eglise, donc toutes les situations possibles et imaginables.

Or dans la famille même, le grand oncle de Jeanne Elisabeth est l'Abbé de Moussac qui jouera un rôle décisif dans le diocèse de Poitiers, tout au long de la Révolution. En 1792, lui, est obligé de s'exiler. Ce qui complique la situation religieuse. Dites-vous bien que, en gros entre 1790 et 1797, il n'y aura pas de sacrements célébrés par des prêtres fidèles à l'Eglise. Si vous voulez à tout prix être sacramentalisé, il faudra vous adresser à un prêtre constitutionnel. Ce que les meilleurs des fidèles ou les plus avertis refusaient et tous les prêtres constitutionnels n'étaient pas nécessairement des forbans, des gens de mauvaise vie.

Et enfin quatrième et dernière contradiction. En 1792, année difficile, l'Abbé de Moussac émigre et le père de J. Elisabeth meurt. Or sa famille avait déjà eu des ennuis causés par le Comité de salut public de la ville du Blanc puisque l'un des fils de la maison était émigré. Voilà que brutalement en 1792, le Comité de salut public vient demander à Jeanne Elisabeth, (l'histoire est complètement farfelue, incroyable), de jouer le rôle de la déesse Raison dans une représentation populaire, républicaine et obligatoire. Elle refuse. Ce qui fait qu'elle se retrouve en prison avec sa mère, à Châteauroux, à 60 kms du Blanc où elle retrouve le curé du Blanc qui avait résilié son serment et l'Abbé de Moussac qui était en transition en prison. Survient d'un seul coup son frère Maurice emprisonné à tort et qui, comme officier de l'armée républicaine, arrive à faire libérer tout le monde.

Je vous raconte ces détails qui peuvent vous paraître insignifiants sauf qu'ils indiquent deux choses. Ils indiquent qu'il a fallu vivre dans un monde complètement contradictoire et qu'il a fallu vivre dans un monde dangereux car à travers toutes ces aventures, Jeanne Elisabeth et les siens risquaient leur vie. Et dites-vous bien qu'on a guillotiné pour moins que ça !

Donc voilà une jeune fille d'une vingtaine d'année, qui veut à tout prix donner sa vie au Christ et qui est obligée de jouer le rôle de maîtresse de maison, ce qu'elle est pratiquement, de s'occuper des siens et de sa vieille mère et de gérer le peu de choses qui effectivement restent à la famille puisque presque tout est confisqué sauf la petite propriété de sa mère, à la Guimetière de Béthines, où en 1796, la mère et la fille vont pouvoir s'installer.

Manifestant son grand courage, dès le mois de mai 1797, Jeanne Elisabeth prend contact à Poitiers avec des prêtres fidèles et avec des religieuses qui ne vivaient plus en communauté, bien entendu, c'était interdit, mais qui se retrouvaient secrètement en particulier pour adorer le Saint Sacrement. C'est contemporain à la création de la congrégation par le Père Coudrin.

C'est une jeunesse cassée par l'histoire, une jeunesse traversant des contradictions, traversant le danger de mort et essayant à tout prix d'être fidèle. Notre époque est plus calme. Elle est peut-être plus dangereuse pour la foi. Car il est probablement plus difficile de se repérer aujourd'hui dans les contradictions de notre société que dans des situations extrêmement tranchées comme c'était le cas au moment de la Révolution.

Or pendant toute cette époque, Elisabeth a gardé secret un désir profond qu'elle avait d'entrer dans les ordres et dites-vous bien qu'en cette fin du 18<sup>ème</sup> siècle, devenir religieuse c'était entrer au couvent. A Poitiers, elle avait deux tantes religieuses qui ont travaillé à son éducation. Entrer au couvent, parce que la vie religieuse apostolique telle que vous la connaissez et la pratiquez était inconnue. Vous savez la mésaventure arrivée à St François de Sales qui voulait créer une congrégation apostolique et qui s'est retrouvé malgré lui et par la volonté du Cardinal Archevêque de Lyon, fondateur des Visitandines. Ce qui n'était quand même pas tout à fait ce qu'il avait en tête. D'où la rouerie, il n'y a pas d'autre mot, de St Vincent de Paul, de ne pas créer de congrégation, mais de créer une Société de pieuses femmes qui faisaient des vœux annuels et qui font toujours des vœux annuels.

Donc vous êtes la preuve d'une nouveauté ! Si vous me permettez un paradoxe étonnant mais qui est constant dans l'histoire de l'Eglise, vous êtes un heureux résultat de la Révolution. C'est prodigieux quand on y réfléchit. Si la Révolution Française n'avait pas eu lieu, vous seriez contemplatives, comme c'était l'habitude du temps. La Révolution a appris au père Coudrin, au fondateur des Filles du Cœur de Marie, le Père de Clorivière, qu'il fallait trouver une autre manière de rendre la vie religieuse présente. Cela a été le commencement du déploiement de la vie religieuse apostolique. Ce qui est peut-être un indice intéressant dans la révolution culturelle que nous vivons aujourd'hui pour essayer de voir comment renouveler une vie religieuse. Mais c'est un autre problème.

b) Comme l'homme qui portait une cruche

Or dans ce maquis d'événements, où s'exprime la fidélité de Jeanne Elisabeth, il va y avoir le rôle, à mon avis tout à fait providentiel, de serviteur, le messager inconnu. Ce n'est pas l'inconnu de l'escalier du presbytère de Béthines. Mais une image habite la vie de Jeanne Elisabeth pendant très longtemps. Elle était toute petite, au château des Ages et voilà qu'arrivent, par l'allée du château, deux religieuses quêtesuses. Elle remarque la physionomie de ces deux sœurs, comme c'était courant à l'époque, qui quémendaient pour leur hôpital, leur orphelinat et qui ont passé la nuit au château. Voilà que cette figure d'une vie totalement donnée au Christ a marqué l'enfant qu'elle était. On ne saura rien de ces religieuses. Ce n'est pas la peine de me demander ce qu'elles sont devenues. Mais il y a comme cela, des images qui marquent, très tôt, une vie d'enfant.

Je voudrais évoquer quelqu'un dont j'ai parlé hier soir. C'est ce vieux serviteur, qui a appris à Madame Bichier des Ages et à sa fille que le curé de St Pierre de Maillé était revenu et que, foi de serviteur, c'était un bon prêtre. Il a guidé la nuit J. Elisabeth sur son petit âne jusqu'aux Marsyllis. Et là encore, ne croyons pas que toutes les rencontres que nous faisons soient des rencontres explosives, magnifiques. Il y a une humilité du désir de Dieu sur nous, qui peut se manifester par des rencontres extrêmement humbles et simples et à la limite à peine racontables, mais qui nous orientent. Tout n'est pas chemin de Damas dans la vie de l'Eglise et heureusement parce que cela ferait beaucoup trop de tonnerre ! Mais il y a aussi ces rencontres discrètes, les Nicodème qui viennent le soir à la nuit tombée. Et c'est précisément ce qui arrive puisque les religieuses arrivent le soir et c'est en pleine nuit que le serviteur conduit cette jeune fille.

Je voudrais rappeler deux actes absolument décisifs qu'elle accomplit. C'est à l'époque où on lui demande de jouer la déesse Raison, donc dans les années 92, qu'elle dit ceci : « *Je prends au sérieux l'engagement de mon baptême. Le monde n'est rien pour moi. Je ne le crains ni ne l'aime* ». C'est très beau si ce n'est qu'une phrase comme celle là méritait la peine de mort à l'époque et que la guillotine était dressée Place du Pilon devenu curieusement Place de la Liberté à Poitiers. Elle était dressée également à Châteauroux et une phrase de cette fidélité là pouvait signer un arrêt de mort.

C'est cinq ans plus tard quand elle reprend contact, à Poitiers, avec des groupes de prière, qu'elle écrit ce petit billet que vous avez, je crois : « *Moi, Jeanne Elisabeth Marie Lucie Bichier, je me dédie et me consacre, aujourd'hui et pour toujours à Jésus et à Marie* ». Voilà la décision qu'elle a prise. On pourrait arrêter là et dire de quelle manière, elle avait décidé l'orientation de sa vie. Elle savait ce qu'elle voulait faire. Il n'y avait plus qu'à continuer.

## 2- La rencontre nocturne

Or, l'imprévu arrive à ce moment là. C'est donc ce serviteur qui dans cet été, au début de l'automne 97 vient dire : un bon prêtre est revenu. Il célèbre l'Eucharistie et c'est à une quinzaine de Kms de Béthines, de la Guimetièrre. Malgré la réticence de sa mère, Jeanne Elisabeth prend sa grande cape et s'en va aux Marsyllis dont le propriétaire était d'ailleurs lié à sa famille. Elle arrive dans la grange. Là il faut bien vous imaginer, les gens qui étaient là

savaient eux aussi qu'ils risquaient gros, au minimum la prison, que le prêtre qui célébrait était un prêtre recherché par la gendarmerie d'Angles et qu'il avait échappé à quelques arrestations de manière un peu rocambolesque.

a) La dernière place

Ils voient arriver une inconnue, qui manifestement n'est pas une paysanne, sa grande cape n'est pas une cape de paysanne. L'habit d'un paysan, c'est à peu près le rapport d'un habit de chœur des Bénédictins avec la toilette d'un paysan du 6<sup>ième</sup> siècle ! Et elle n'avait pas de coiffe. Donc spontanément les gens s'écartent, pour qu'elle se mette devant. Car dans l'église, la noblesse et la bourgeoisie prenaient les premiers bancs et les gens étaient debout au fond. Donc les gens ont reconnu que c'était une ci-devant noble, comme on le disait à l'époque et ils lui ont laissé la place. Il n'y a rien là que de très normal. Ce qui d'ailleurs est étrange, parce qu'à un moment où on se méfie, on ne laisse pas passer au 1<sup>er</sup> rang des gens dont on n'est pas sûr. Ce qui laisserait supposer qu'en fait on l'ait reconnue ou on ait deviné qui elle était.

Et quand arrive après la messe le moment de la confession, vous connaissez l'histoire par cœur, comme elle est au 1<sup>er</sup> rang et que personne ne bouge, elle se présente la première. Elle ne pouvait pas faire autrement. Et là, elle s'entend répondre par le prêtre qui confessait : « *Croyez-vous madame, que je vais laisser pour vous entendre ces mères de famille et ces paysans venus de plusieurs lieux pour réclamer mon ministère ?* » C'est la même rebuffade qu'à Cana : « *Femme qu'y a-t-il entre toi et moi ?* » (Jean 2,4)

Elle s'avancait pour se confesser. Elle aurait pu dire : plusieurs lieux, je viens d'en faire presque quatre et je suis aussi fatiguée que les autres.... Mais André Hubert a écrit un jour cette phrase, que ce qu'il y a de pire dans le ministère d'un prêtre, c'est de chercher à plaire. Ce qui est extrêmement paulinien, vous verrez en Galates 1,10. Alors Jeanne Elisabeth comprend et elle répond : « *Il suffira que vous consentiez à m'écouter après eux. J'attendrai* ».

Il y a là quelque chose de tout à fait bénin mais qui est quand même très proche de ce qui s'est passé en haut de l'escalier de St Pierre de Maillé. L'objet même est de peu d'importance : donner une pièce à un mendiant ou ne pas la donner, cela ne va pas révolutionner le monde ! Attendre son tour ou passer en 1<sup>er</sup> quand on est là pour se confesser, ce n'est pas non plus une grande chose !

Cependant ce fait minime touche juste. Il faut qu'elle abandonne, non seulement sa place, c'était déjà fait par la Révolution, mais l'image aussi que comme noble, elle pouvait avoir gardé dans le cœur des paysans. Et cela en pleine Révolution, alors qu'il fallait refaire les quatre lieux pour rentrer chez soi.

Il me semble que ce qui se joue là ne trouvera sa pleine exposition que 150 ans plus tard, au Concile Vatican II. Dans la Constitution Dogmatique sur l'Eglise, au paragraphe 32, il y a cette phrase : « *Il n'y a dans le Christ et dans l'Eglise aucune inégalité qui viendrait de la race ou de la nation, de la condition sociale ou du sexe. Il règne entre tous une véritable égalité* ». Je vous ai souvent dit cela, parce que c'est ce qui se joue aux Petits Marsyllis : je ne

suis pas plus chrétien que vous. J'ai d'autres fonctions dans l'Eglise mais cela ne veut pas dire que je sois plus chrétien que vous. Et qu'il y a entre nous tous, une égalité radicale qui est celle du baptême et celle de l'appel à la sainteté. C'est pourquoi je déteste le titre de monseigneur. Je ne suis le seigneur de personne ! C'est un titre qui vient des cours féodales. Je ne vois pas du tout ce qu'il a à faire dans l'Eglise.

C'est ce qui se joue aux Marsyllis. Si vous n'avez pas ce sentiment d'égalité de tous les enfants de Dieu et d'égale dignité de tous les humains, vous ne pourrez pas vous ouvrir aux pauvres. Vous ferez de l'humanitaire, comme on dit aujourd'hui, ce qui est une belle chose, mais il ne peut y avoir d'attention aux plus pauvres que si on a le sentiment d'une égale dignité, la conviction d'être sur un même plan d'humanité.

b) Réponse à deux questions :

- Est-ce que la compétence aide ou n'aide pas pour rencontrer les pauvres ? Oui, elle aide techniquement. Vous rencontrez, par votre compétence, des cas de pauvreté, des cas de misère, mais c'est la conviction, comme le disait Catherine de Sienne : « *On ne rencontre pas les pauvres par obligation mais par grâce !* ». C'est par grâce que vous rencontrez la personne de l'autre. Il y a des infirmières parmi vous. Vous savez très bien qu'un des problèmes actuels de la médecine est qu'on va voir le cas de la maladie, c'est une belle appendicite ! Derrière la belle appendicite, il y a Monsieur X ou Mademoiselle Y et qu'on peut techniquement, avec compétence, guérir l'appendicite sans rencontrer la personne.

C'est la même chose dans le contact avec les pauvres. Cela étant, si vous devez être opéré de l'appendicite, il vaut mieux être compétent ! Parce que la compétence est la condition nécessaire, mais pas suffisante. C'est vrai pour les assistantes sociales, pour rencontrer la personne au-delà de rencontrer le cas. Je connais des endroits où l'assistante sociale doit traiter trois cas par heure puisque tout est chiffré maintenant, on ne rencontre plus la personne elle-même.

Parce que rencontrer la personne, est d'un autre ordre. C'est une grâce. Cette grâce, on ne peut la mettre en œuvre que si on est convaincu de l'égalité. C'est ce qui se joue entre un prêtre revenu d'exil et une jeune fille qui se cache en pleine nuit.

- L'autre question : la découverte exige-t-elle de soi forcément l'avènement d'un fait révélateur comme celui de la rencontre du pauvre par André Hubert ? la réponse est oui, parce que sans cela, je ne me connais qu'à travers le miroir de mes idées. L'autre va me dire beaucoup plus profondément, au-delà de cette image, qui je suis. Or d'aller au-delà de cette image concerne la continuation de cette première rencontre. Très rapidement, Elisabeth fait part au prêtre de son désir, elle le connaît. Mais ce qui est important et qui se joue là tient dans la réponse d'André Hubert.

c) Une orientation nouvelle

Et la réponse vous la connaissez mais il faut ce matin la relire. Il lui dit ceci : « *La foi se perd dans les campagnes et les villages puisqu'elle n'y est plus enseignée. Les gens sont malheureux. Il n'existe aucune forme de secours pour les malades, les infirmes, les vieillards, personne ne peut s'occuper d'eux. Vous voulez donner votre vie au Seigneur. Mettez-vous à son service en enseignant la religion aux enfants et en maintenant chez les gens le sens de Dieu. C'est ce qu'il vous demande pour le moment* ».

C'est l'urgence de la pauvreté matérielle et spirituelle. La pauvreté touchant tout l'homme. C'est le degré d'abandon dans lequel se trouvent les populations qu'André Hubert indique à cette jeune fille qu'il connaît à peine, comme étant l'accomplissement de la vie religieuse qu'elle souhaite accomplir. Alors il y a le discernement d'A. Hubert, oui. Il y a aussi la docilité de Jeanne Elisabeth certes. Ce que je voudrais souligner avec vous, c'est qu'elle accepte que sa vocation personnelle passe après l'exigeant besoin des gens qui l'entourent. Quand il y a à choisir entre vie apostolique et vie contemplative, et le problème est d'actualité, le critère déterminant c'est la misère des autres. Or à cette époque là, il y avait un réel abandon des populations qui pour une part n'avaient plus de prêtres. Le pays, l'administration du pays était dans un état désespéré, les denrées étaient rares et chères, la circulation était mauvaise...Essayez de deviner ce que pouvait être la misère des gens dont personne ne s'occupait. Quand on ne peut plus voir le Christ là, ce n'est pas la peine d'aller l'adorer ailleurs, parce qu'on le reconnaît pas.

#### a- Détecter ce qui est fondamental

Donc cette rencontre se joue sur le même terrain que la rencontre de St Pierre de Maillé. Et là, il y a un point fondamental qui vous touche puisque vous êtes issues comme congrégation de ces deux rencontres. C'est que le critère déterminant, se tient dans l'attitude par rapport aux pauvres comme étant le critère de vérité de notre relation au Christ. C'est ce qu'il vous demande et c'est ce que l'Eglise doit faire.

Permettez moi cette parenthèse : je trouve que les galipettes vaticanesques, qu'on trouve dans la presse, nous montrent l'insignifiance dans laquelle nous sommes tombés alors que cette année encore, il y a sept millions et demie d'enfants qui vont mourir de faim. Nous ne sommes pas sérieux. On se préoccupe de dentelles, de latin et de soutane, alors qu'il y a des gens pour qui la vie n'est même pas assurée pour ce soir. Je pense souvent à ce que André Hubert aurait dit devant cette situation et parce qu'il y a urgence. Un détail pour éclairer cela : il y a un suicide par jour sur les voies de la SNCF et pendant le week-end de la Pentecôte, il y en eut douze, sans compter ceux qui se produisent autrement. On le sait parce que les trains ont du retard, la police est prévenue...Qui s'en occupe ?

Nous, comme chrétiens, de quoi nous occupons-nous ? Et c'est l'enjeu des deux rencontres de la vie d'André Hubert. Il faut quand même voir clairement ce qui est en cause et voir, alors que leur vie était mise à prix, ce que Jeanne Elisabeth et André Hubert ont fait. Ils ont créé et cela est le retour premier à l'Évangile.

#### b- Deux rencontres complémentaires

Je voudrais insister sur le fait que si ces deux rencontres ont le même cœur, le même centre, elles sont complémentaires dans leur manière de se présenter. L'une est brève, l'autre est longue. L'une commence par un refus. On se demande s'il y a eu une vraie rencontre puisque le mendiant est parti tout de suite, et l'autre au contraire va durer des années et des années. Ils auront le temps de créer la congrégation, de se disputer de temps en temps, ce qui est bon signe, de ne pas être d'accord en tout cas et en particulier sur l'affaire en région parisienne.

Mais il y a une autre chose qui est restée constante, par delà toutes les difficultés, c'est ce regard porté sur le Christ présent dans les pauvres. Il y avait, Mais il y a autre chose qui est restée constante, par delà toutes les difficultés, c'est ce regard porté sur le Christ présent dans les pauvres. Il y avait, dans la première rencontre, un mendiant qui a bouleversé par une phrase André Hubert et, dans la seconde rencontre, une jeune noble ruinée dont le prêtre exilé va orienter tout autrement la vie.

Tous les deux sont obligés d'abandonner lui, l'image sociale du bon prêtre qui l'avait façonné jusqu'à présent et elle, le projet de vie religieuse telle qu'elle l'avait compris. Ils vont l'un et l'autre se laisser conduire par le Christ dans un mouvement qui les vide d'eux-mêmes, et un mouvement qui les conduit à ce que les pauvres leur indiquent le Christ.

D'où une question qui revient deux fois : Faire un détour par un autre, se soumettre pour se trouver soi-même. C'est ce que Paul veut expliquer aux Ephésiens. Vous comprenez bien que comme le dit la phrase : voir le Christ dans les pauvres, si c'est moi qui le dis, c'est moi qui tiens les lunettes. Par conséquent, ce sont mes conceptions qui vont triompher. C'est ma manière de faire qui s'impose. Alors que quand les pauvres m'indiquent le Christ, ce sont eux qui me montrent le Christ qui a souffert, le Christ qui a été avili, le Christ qui a été abandonné. Et l'autre est toujours celui qui m'ouvre à plus grand que moi, à un différent de moi. Dans ce que je suis profondément, c'est toujours un autre qui me l'indique.

Dernière question : comment vaincre la peur d'accepter de se laisser dépouiller ? Il n'y a qu'une réponse là, c'est suivre le Christ. C'est ce que le Christ a fait. C'est la confiance dans le Christ. Qu'on ait peur de se laisser dépouiller, je le comprends très bien, c'est très humain, tout à fait normal. C'est même parfois bon signe psychologiquement pour un équilibre.

N'empêche ! On ne peut aller plus loin que parce que nous suivons le Christ. Il y a une phrase, à ce sujet, de St Jérôme, qui traverse la spiritualité chrétienne : « *Suivre nu le Christ nu* ». Si le Christ ne nous prend pas par la main, comme il a pris par la main St Pierre sur les vagues, jamais on n'osera se laisser dépouiller, jamais !

Alors arrivons donc maintenant au contenu de la réponse. Le thème de notre rencontre est André Hubert, le Saint de la rencontre. Nous avons médité ensemble les deux rencontres principales de sa vie. Ce que je voudrais pour conclure, c'est vous montrer qu'il y a, au long des lettres qu'il écrit, un approfondissement de tout ce que nous avons dit depuis hier.

#### d) Le contenu de la rencontre

La rencontre a un vrai contenu chez lui en 5 points :

a) Le premier point, ce serait encore plus vrai pour Jeanne Elisabeth d'ailleurs, c'est l'attention au concret. Il n'y a pas de rencontre dans l'imagination, il n'y a pas de rencontre dans l'abstrait. Il n'y a pas de rencontre rêvée parce que le concret est le cadre de vie des gens, c'est le nôtre. Par exemple :

Lettre 107 : « *Que la Sœur Saint-Célestin remplisse bien ses devoirs à l'égard du ménage, que la soupe soit toujours prête à midi et que l'ordre et la propreté règnent* ».

Lettre 59 : « *Ma sœur, êtes vous fidèle à votre emploi qui consiste à avoir grand soin du ménage, à tenir propre et tenir le repas toujours prêt à midi. Vous pouvez différer les prières jusqu'au soir s'il est nécessaire* ».

Je vous rappelle que le serviteur avisé et fidèle dans St Mathieu, est celui qui donne tous les jours à ses camarades, la ration de nourriture à laquelle ils ont droit ( Mathieu 24,45). Seulement ce concret peut être aussi un piège. On est très pris, on n'a plus le temps de prier, de ne rien faire, donc c'est un concret, ( lettre 90), devant lequel il faut prendre du recul : « *Prêtez vous aux occupations extérieures mais ne vous y donnez jamais toute entière* ».

Cela veut dire les mains très actives mais le cœur libre, les mains très occupées mais la tête capable de faire un peu de vide. Et j'ose vous dire : méfiez-vous de la prière ! Je m'explique. Si en priant vous commencez à raconter au Christ tous les ennuis que vous avez eus, vous êtes toujours dans l'activité. Et donc la prière sert à redoubler dans la tête ce qu'on a fait avec les mains et les pieds une heure avant.

Je vous conseillerai plutôt ce que St Jean de la Croix écrit : « *Jette tes soucis dans le Seigneur* ». Et St Jean de la Croix expliquant : « *Quand vous allez prier, vous prenez un petit temps bref pour raconter vos ennuis au Seigneur et après vous n'y pensez plus, vous essayez de penser au Christ* ».

Parce que, (là je réponds à une question), on peut faire les choses de Dieu et ne rien faire pour Dieu. Un peu comme une femme mariée peut repriser les chaussettes, faire cuire l'omelette, préparer le potage, mais si elle n'embrasse jamais son mari, il se posera quand même quelques problèmes. Il faut toujours passer des actes à l'autre (Jean 10,38). Donc prêtez-vous aux occupations extérieures mais ne vous y donnez jamais toute entière.

b) Deuxième contenu de la rencontre. Il n'y a pas de rencontre sans réserve ni recueillement. Comment est-ce qu'on garde ce recueillement ? J'entends un certain nombre de prêtres me dire, on n'y arrive plus, on est toujours le nez dans le guidon. Au fond quelqu'un que j'aime beaucoup, le Bienheureux Antoine Chevrier a fait beaucoup de mal au clergé quand il a dit : « *le prêtre est un homme mangé* ». Faut-il encore savoir s'il est comestible ? Or quand je vois les prêtres qui ont la hantise de l'agenda noirci, comme si laisser un peu de blanc sur son agenda signifiait qu'on est mauvais prêtre, ça ne va pas. Il y a là quelque chose qui est opposé au ministère qu'on est sensé remplir. On peut être extrêmement actif à la condition que vous soyez capables dans votre cœur de faire du vide et de prendre du recueillement. Et je crois que le critère d'équilibre apparaît quand on a tellement d'activités, en fait tellement de fatigue, qu'on n'arrive plus à se recueillir en soi. Le bon critère de l'équilibre spirituel arrive quand vous pouvez allier cette paix intérieure, ce vide, ce recueillement intérieur avec énormément d'activités. Ce que vos saints fondateurs ont su faire. Cela nous explique la lettre 27 : « *Réformez les allées et venues, surtout dans Paris ; les communications ne sont nécessaires ni avec les personnes du monde, ni avec les dévotes, surtout avec les personnes de différent sexe, même les prêtres. Réduisez le soin des malades à peu pour le corps et tout pour l'âme. Combattez l'abus des grâces, surtout des sacrements. Les vœux et les règles ne sont point compris, encore moins suivis. On ne connaît point la pratique du silence, ni intérieur, ni extérieur* ».

Or se méfier des dévots et dévotes, était déjà un conseil de Ste Catherine de Sienne au 14<sup>ème</sup> siècle. Elle parlait à une religieuse : « *Garde-toi de tout commerce intime avec un religieux ou même avec un séculier. Le commerce des dévotes qu'on qualifie à tort de dévot ou de dévotes, corrompt les âmes* ».

Sous prétexte de spiritualité on bavarde. Ce n'est pas parce qu'on parle de Dieu qu'on ne bavarde pas, mes sœurs. On ne peut parler de Dieu que dans le silence intérieur sinon c'est du bavardage, c'est de la parlotte même avec des prêtres. Je cite André Hubert.

Dans le deuxième point de cette rencontre, c'est le recueillement. C'est le recueillement qui permet cette vertu à laquelle André Hubert tient énormément, qui est la douceur. Savez-vous que c'est la vertu, sauf erreur de comptage de ma part, qui revient le plus souvent. « *Faites attention à votre nom de sœur qui suffit tout seul pour qu'il n'y ait jamais la plus petite désunion entre vous* ». Le nom de sœur ! Et d'ailleurs à l'inverse : « *Je crains que vos compagnes n'entrent pour quelque chose dans votre maladie* ». Il y avait des tensions dans la communauté alors qu'il demande d'être, (*Lettre 74*) « *l'exemple de douceur, de patience, d'humilité, de support, de charité* ».

c) Or ce sentiment de douceur, de recueillement rend André Hubert et c'est un point que j'ai mieux découvert en préparant cette journée, cet homme est très attentif aux idées nouvelles et à l'incroyance. La bourgeoisie, issue de la Révolution, était fondamentalement incroyante. Elle était voltairienne. On voit André Hubert consacrer de très longues lettres et même l'une est un article à publier, la lettre 122 (voir aussi Lettre 58, 128, 123), à une sorte de présentation apologétique de la foi chrétienne qui tient grand compte des mentalités anti chrétiennes de l'époque. On disait libertines, non au sens moral, mais au sens théologique. Donc on voit ce prêtre très informé au fond de ce que pensaient les gens. Il explique, qu'on ne peut pas ne pas croire en Dieu, que la foi est le premier hommage au créateur, que le Christ a fait des miracles, est mort, a été ressuscité. Il reprend l'argument de Pascal, priez, réfléchissez et pratiquez, bientôt vous croirez parce que vous avez le cœur trop bon pour avoir l'esprit incrédule. Extraordinaire ! je trouve très intéressant de trouver chez cet homme, à la fois une attention aux pauvres et un souci de comprendre les mentalités, l'intellectuel de son temps. Parce qu'il y a une pauvreté, une misère intellectuelle, c'est vrai. Egalement, (c'est une hypothèse que je vous soumets), il me semble qu'André Hubert a senti, il ne l'a pas exprimé comme cela, qu'entre la manière de penser d'une bourgeoisie conquérante de la Restauration, (on y était), et la misère des peuples, il existait un lien. Et que mal penser dans une société conduit à mal s'organiser envers les pauvres. Quel que soit le brillant intellectuel, quand on a beaucoup de pauvres dans une société, cela indique que la tête fonctionne mal même si elle sort de l'ENA. Parce qu'en dehors de son côté abstrait, l'intelligence est aussi une organisation sociale. Or vous voyez que dans les débats d'idées, on ne s'interroge que très rarement sur les conséquences des idées, dans la manière dont les gens sont organisés. Croyez-vous vraiment mes sœurs que dans les débats sur l'impôt que l'ancien gouvernement et le nouveau gouvernement relancent, il n'y a aucun attachement aux richesses ?

d) Quatrième point : la rencontre avec l'autre suppose de rencontrer le Christ. « *Il n'est pas juste que Notre Seigneur soit tout seul l'agneau de Dieu. Vous, ma sœur, vous devez*

*l'être à votre tour. Dites donc toujours avec la reine des vierges je suis la servante du Seigneur ».*

*Lettre 142 : « Vivez avec Dieu par une conversation continuelle ; vivez de Dieu qui doit être la nourriture de votre esprit et de votre cœur ; vivez en Dieu et pour Dieu puisque vous êtes de Dieu ».*

*Lettre 143, c'est évidemment par l'Eucharistie qu'on a cette présence : « Ce divin Maître qui vous a servi en mourant sur la croix et qui vous sert tous les jours en venant mourir à la porte de votre cœur dans la communion ». On pourrait débattre sur la présentation de l'Eucharistie. Fondamentalement, il est vrai que le Christ qui se rompt pour nous vient donner ce partage, donc cette mort, dans la communion que nous recevons. Mais en même temps rencontrer le Christ, et là, André Hubert prend des accents de St Vincent de Paul, il rappelle qu'on ne quitte pas Jésus quand on va servir les pauvres : « Vous quittez Jésus pour Jésus quand vous rompez le silence par charité, ne craignez pas d'être dérangée dans vos occupations et vos prières. Par conséquent plus de dissipation intérieure ni extérieure. Ne priez point en travaillant si vous ne pouvez conserver l'attention à la grandeur de Dieu, à votre bassesse et vos besoins ».*

On voit bien comment se dessine cette charité : « Vous quittez Jésus pour Jésus ». St Vincent de Paul l'avait dit aux Filles de la Charité. Aussi bien dans le silence de la prière que dans l'action, les besoins, c'est le Christ qu'on retrouve sous un visage ou un autre, le Christ aux multiples visages qui se donne à servir soit dans la prière, soit dans le recueillement, soit dans le service des pauvres.

Ce qui veut dire que le Christ ne fait pas obstacle pour rencontrer l'autre. Comme à Emmaüs, il s'efface pour laisser le pain du partage et l'espace du partage. Le Christ est la lumière à travers laquelle nous voyons ce monde. Il faut donc être intimement persuadé de cette présence du Christ autour de nous et même au-delà de l'Eglise. Pour avoir cette lumière, ce regard, il faut l'avoir d'abord dans le cœur d'où l'importance de cet équilibre entre le recueillement et l'action.

c) Or, cette rencontre s'enracine dans la Trinité. La spiritualité de St André Hubert est profondément trinitaire. « *L'amour du Père, du fils et du saint Esprit, l'amour de Jésus vous a conduit à Ustaritz et vous y retient. Ne sortez jamais de vous-même intérieurement* ». (Lettre 45) « *Conservez-vous dans l'attention à la présence de la Sainte Trinité, dans l'union et la dépendance du Père, du Fils et du Saint Esprit* ».

Pourquoi est-ce si important ? C'est que Dieu est rencontré. La Trinité est donc cet échange du Père, du Fils dans l'Esprit, donc la rencontre aimante du Père, du Fils dans l'Esprit. Le Père se donne au Fils en sortant de lui. Le Fils sort de lui pour se donner à son Père. On peut dire par conséquent que Dieu même est rencontré. Il y a donc une profonde unité spirituelle qui va se déployer tout au long de la vie de St André Hubert, entre le choc du haut de l'escalier de Maillé et cette contemplation d'un Dieu qui est Trinité.

Il l'écrira à la fin de sa vie, dans une lettre datée de 1833 : « *Tâchez de former vos sœurs au souvenir continuel de la présence du Père, du Fils et du Saint Esprit, de ce divin Père qui leur donne son Fils si souvent, de ce Fils qui leur donne sa personne, ses mérites, son cœur pour nourriture, de cet Esprit Saint sans qui elles seraient des démons mais par qui elles sont participantes de Dieu même* ».

La dernière phrase je l'ai trouvée dans un vieil article de Michel de Certeau, ce jésuite qui écrivait dans *Christus* n° 40 en octobre 1963, p.533. Il écrivait un article dont le titre est la conversion du missionnaire.

Le missionnaire n'est pas là seulement pour convertir les autres, mais se laisse convertir par ceux qu'il évangélise. Et Michel de Certeau écrit ceci : « *Le dialogue, occasion de l'épreuve, appelle à la conversion et est le lieu de la révélation. On découvre Dieu dans la rencontre qu'il suscite* ».

Je crois que cette phrase résume merveilleusement la vie de St André Hubert.

.....

Je vais répondre aux questions :

- qu'apporte-t-on aux autres en étant petits ? Vous apportez votre petitesse. Vous irez voir 2 Corinthiens 8,9 : « *le Christ, de riche qu'il était nous enrichit par sa pauvreté* ». Et c'est ce que je répondrai aux Amis d'André Hubert.
- Comment reconnaître que je fais une vraie rencontre ? A la conversion qu'elle donne, qu'elle provoque, à la capacité, non pas de rétrécir mais d'ouvrir la vie, au goût de repartir.
- On finit par s'habituer à s'occuper des pauvres...bien sûr, ça s'appelle la routine et à ce moment là, il devient difficile de rencontrer la personne comme unique, comme neuve, comme celle qu'on n'a pas encore rencontrée.

-----